

Daniel Abimi

Daniel Abimi est né le 9 janvier 1965. Il a été journaliste pour l'agence de presse Air, puis pour les quotidiens *24 Heures*, *Le Matin* et *Le Journal de Genève*. Après dix années de missions comme délégué au CICR, notamment au Zaïre, en Éthiopie et en Afghanistan, il travaille désormais comme fonctionnaire à l'État de Vaud.

Le Dernier Échangeur était son premier roman.

Le Cadeau de Noël, son deuxième roman, a obtenu un succès critique considérable.

Daniel Abimi

Le Dernier Échangeur

Roman



camPoche

« Le Dernier Échangeur »
a paru en édition originale
chez Bernard Campiche Éditeur, en 2009

« Le Dernier Échangeur »,
trois cent vingt-huitième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue et corrigée par l'auteur,
le soixante-huitième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Betty Serman
L'édition originale avait été réalisée avec la collaboration
de Janine Goumaz, d'Huguette Pfander,
de Marie-Claude Schoendorff, de Daniela Spring
et de Julie Weidmann
Mise en pages : Bernard Campiche
Couverture : photographie de Philippe Pache, Lausanne
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-329-1
Tous droits réservés
© 2013 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

À mes morts
À mes vivants

*Où comment un journaliste
s'escrime à tuer ses journées.
Il s'ennuie, essuie des bitures,
mais il finit toujours par rentrer à la maison...*

LUNDI

Le cheveu encore gras de la veille, ça faisait un moment que Rod fixait un point invisible sur l'écran de son ordinateur. Le réveil avait été difficile. Une douche glacée, deux Alka et un litre de Coca zero ne l'avaient pas dessaoulé. Ce n'était peut-être pas plus mal ; une gueule de bois lui aurait rendu la journée nauséuse.

Machinalement, il consulta le fil des agences de presse. Un accident de grue avait fait six morts dans le nord du canton. Il commençait à comprendre pourquoi la rédaction s'agitait tant, si tôt déjà. Cette agitation matinale ne lui convenait pas du tout, et il se fit le plus discret possible. Son regard s'attarda sur un bout de papier où il avait griffonné quelques mots lui rappelant d'appeler un certain Gérard. Mais il essayait surtout de reconstituer les minutes de sa nuit ; des visages, des bribes de conversation, des mots, des jambes trop bien épilées pour être honnêtes. Ses souvenirs étaient confus. Une fois de plus, il ne saurait s'il s'était engueulé avec un bistrotier, s'il

s'était épanché sur le Skai usé d'une demoiselle de grande vertu ou s'il était simplement rentré comme un zombie zigzaguant entre les fouilles de chantiers et les parcomètres. Finalement, ça l'arrangeait bien.

— T'as du spécial pour aujourd'hui ?

Aussi gai qu'une porte de prison un jour de pluie, Georges Lambelet faisait partie de cette race de journalistes qui ne doutent de rien, surtout pas d'eux-mêmes. Pour l'heure, il était surtout frustré d'être assigné à des tâches qu'il jugeait ingrates, du moins indignes de sa valeur. Rédacteur en chef adjoint, il s'occupait surtout de la bonne marche de la rédaction, veillait à ce que les journalistes délivrent un minimum de lignes par jour, respectent les horaires de travail et ne s'éternisent pas à la pause de midi. C'était également à lui qu'il revenait de viser les notes de frais.

Depuis quelques mois, il s'était mis en tête de racoler tous ses collègues, du moins ceux qu'il considérait comme influents, pour précipiter son avancement personnel vers le sommet. Les premiers signes d'une andropause précoce et une épouse attentionnée lui avaient fait comprendre qu'il était désormais grand temps de dévoiler ses ambitions. Lambelet était bien décidé à prendre en main sa carrière.

— T'as du spécial pour aujourd'hui?... S'il te plaît...

— L'infanticide du jour te suffit pas?...

Lambelet s'en alla, sans répondre. Maugréant.

À part cette histoire de gamine noyée, Rod enquêtait depuis une dizaine de jours sur une vague

histoire d'escroquerie, une faillite frauduleuse dénoncée par un syndicat du bâtiment. Mais ça n'avancait pas. Il peinait à joindre l'entrepreneur, sans la version duquel il ne voulait pas faire paraître son article. Il l'admettait volontiers, il n'avait plus le cœur à ces histoires de maçons; en fait, Rod ne savait pas trop pourquoi, mais depuis quelque temps tout l'ennuyait.

Il se sentait un peu mieux. L'alcool avait fini par se diluer dans le Coca. Il ne lui restait plus qu'à se souvenir du nom de sa mère.

Il alluma une cigarette. Le téléphone sonna.

— Vous êtes bien Michel Rod?, demandait une chevrotante voix féminine.

— J'en ai peur. Que puis-je pour votre service, chère madame?...

— Vittoz, Solange Vittoz. Vous voudrez bien m'excuser de vous déranger, mais j'ai lu votre article d'aujourd'hui et j'aurais voulu savoir comment le père avait tué sa petite fille. Vous vous donnez pas la peine de le préciser...

Il écrasa sa cigarette au fond d'une tasse à café vide et raccrocha.

Rod profita de son état semi-comateux pour faire du rangement sur son bureau.

La matinée s'étant gentiment diluée pour basculer dans les heures apéritives, il décida qu'il était grand temps de rétablir son équilibre osmotique et de s'envoyer une légère dose d'éthanol anisé dans le cerveau. Depuis la salle de rédaction, il suffisait de prendre l'ascenseur pour rejoindre

directement, deux étages plus haut, le bar. Et qui plus est, un vrai bar. Les fauteuils étaient bas et le comptoir s'élevait à la juste hauteur.

Micheline versa deux demi-pastis. Le bar était bondé. Émile Buttet fit son entrée au même moment. Il savait que son pastis l'attendait. Émile était à peine plus haut que le bar mais ne se serait jamais abaissé à s'asseoir. Même pour tous les bordeaux du monde. C'était une question de principe.

Émile sécha son verre d'un trait. Rod l'imita. Micheline, qui assistait à cette scène depuis plus de six ans, savait qu'elle pouvait – qu'elle devait – remettre les verres à niveau.

La discussion s'engagea d'emblée sur la saison de football et sur les chances du Lausanne Sport d'être promu en ligue B. Ses derniers matchs avaient tourné au jeu de massacre, et même les plus optimistes le voyaient dégringoler encore un peu plus. Des têtes n'allaient pas tarder à rouler sur la pelouse. L'autre grande question était de savoir si l'équipe de Suisse allait se qualifier pour les prochains championnats du monde. Et, si cela devait être le cas, Rod et Buttet étaient d'accord pour penser que les Suisses seraient juste bons à se faire humilier devant des centaines de millions de téléspectateurs. Alors, à quoi bon s'exciter ?

La conversation dévia rapidement en corner sur le sujet qui mettait la rédaction en effervescence depuis deux semaines. On prévoyait d'ici peu la nomination d'un nouveau rédacteur en chef, en remplacement du regretté Charles, subitement

décédé lors d'un colloque sur l'eau potable. Son cœur avait lâché au moment même où il avait appris que cette espèce de liquide incolore et inodore se buvait aussi, avaient commenté quelques esprits malveillants. En attendant, le nom de son successeur n'avait pas encore filtré jusqu'à la salle de rédaction et les spéculations allaient bon train. Lambelet était persuadé que son heure avait sonné. Il était heureux, et c'était bien ainsi.

À vrai dire, Michel Rod s'en foutait éperdument. Du football comme de la cuisine interne. Il n'aimait pas les sports d'équipe, encore moins le gratin de vipères. Tout au contraire de son copain Émile, qui était intarissable sur ces deux thèmes.

Petit et replet, Émile avait le verbe et le geste méditerranéens. Son goût pour le ballon rond n'avait rien d'une lubie. Chaque fois que le Lausanne Sport jouait, il montait au stade de la Pontaise. Il se faisait une fête rien qu'à l'idée de brailler quatre-vingt-dix minutes, d'ingurgiter deux sandwichs pain mou et jambon et de déguiller une dizaine de bières dans un gobelet en plastique. C'était la parcelle du bonheur qui lui revenait. Sur les gradins, Émile noyait ses soucis dans les frémissements de la victoire ou dans les amertumes de la défaite et du houblon. À soixante ans et des poussières, il avait à son actif deux divorces et un veuvage – qui lui avait évité de justesse de comparaître une nouvelle fois devant le juge. C'était sans compter les pensions alimentaires : cinq gamins avaient mangé les maigres économies qu'il avait laborieusement mises de côté. Mais il ne fallait pas compter qu'il se retire. Jamais il n'irait

vieillir en Espagne, dans un mouiroir préfabriqué. Il attendrait de faire sous lui en rédigeant ses chroniques locales, en allant voir ses matchs de foot et en rythmant sa vie au gré des apéritifs. Comme Prométhée, il s'était condamné à avoir chaque jour le foie dévoré par un vautour. Un charognard qui aurait le profil d'une bouteille de Ricard ou de Goron.

Pour la troisième fois, Micheline remit les verres à niveau. Le bain de sang qui avait fait la une du journal leur avait donné soif et les rendait bavards. Le portrait en quadrichromie de ce père divorcé, qui s'était trucidé la veille après avoir noyé sa fillette de sept ans dans un ruisseau de montagne, avait fait le tour du canton. Rod s'alluma une cigarette. Il ne savait pas vraiment pourquoi, mais cette histoire l'avait touché. Quelques jours avant le tragique dénouement de ce drame familial, il avait rencontré la mère de l'enfant. Quadragénaire, Gisèle avait un début de couperose qui lui caressait le pourtour du nez, l'index jauni par un usage abusif de Mary Long et portait un choix d'habits achetés par correspondance. Elle avait du mal à contenir ses sanglots et à finir ses phrases. Pendant plus d'une heure, elle lui avait raconté comment son mariage était parti à la dérive avant même qu'il ait été consommé, comment son mari s'était mis à la cogner, comment elle avait obtenu le divorce et comment son mari avait fini par enlever la petite Yolande. Elle voulait que le journal lui vienne en aide en publiant un avis de recherche, avec une photo récente de la gamine.

— La pauvre, conclut Émile qui venait seulement de détacher le regard de son verre.

Rod avait fait son plein de pastis et de commérages : des gargouillis lui rappelèrent qu'il était temps de se mettre à table. Il salua la compagnie, enfila une veste et se rendit au Lyrique, à cinq minutes à pied de la rédaction. On était lundi, le jour du lapin à la provençale. L'atmosphère assourdissante du café lui permettait de suçoter ses os sans se soucier des bruits qu'il laissait échapper. Un filet de graisse lui dégoulinait le long du poignet, mais Rod n'y prêta guère d'attention. Il était absorbé par les quatre dames assises à la table voisine. Elles n'étaient pas belles, mais leur manière d'avaler des asperges baignant dans la mayonnaise le fascinait.

Rod jeta un rapide coup d'œil à sa montre, il lui restait encore une petite demi-heure avant de descendre à l'Hôtel Beau-Rivage, où un médecin était censé faire des révélations exceptionnelles à la presse romande. Mais aussi exceptionnelles seraient-elles, il n'allait quand même pas finir son repas sans un dernier café-pomme.

Des années durant, le Beau-Rivage avait servi d'ossuaire de luxe aux rombières couronnées. La direction de l'hôtel avait été condamnée à un changement radical quand les dernières marquises espagnoles avaient fini par abandonner leurs suites pour le crématoire du cimetière de Montoie. Au moment où il s'engageait dans la porte à tourniquet, il croisa un couple d'Américains costumés pour la haute montagne, avec à la main un sac de pain pour jeter aux cygnes.

Rod n'avait pas eu le temps de poser le pied dans le hall qu'un portier se précipitait sur lui. Il détestait les portiers, et plus particulièrement ceux qui œuvraient dans les palaces, fruits d'une union féconde entre la carpette et le maquereau. Avec sa livrée de laquais et sa gueule de faux cul, celui qui lui faisait face n'échappait pas à la règle.

— Vous venez certainement pour la conférence du D^r Szabo?, demanda le portier qui, sans même attendre une réponse, lui indiqua le chemin du salon Édelweiss.

Un lustre de cristal dominait le salon de toute sa splendeur. La moquette d'un rouge ocre étouffait les bruits inutiles. Notamment, les petits rires benêts de la ravissante demoiselle engagée pour sourire et distribuer des mots aimables avec les dossiers de presse. Le D^r Szabo était déjà assis, faisant silencieusement face aux premiers journalistes arrivés. Les volutes d'un cigare lui enveloppaient le visage et donnaient à sa chevelure très légèrement grisonnante un hâle bleuté. Personne n'aurait osé imaginer qu'il portait une perruque. Attila Szabo avait le profil du médecin affairiste. Non parce que, la soixantaine approchant à grandes enjambées, il fréquentait quotidiennement les salles de musculation et les solariums, mais bien parce qu'il s'était spécialisé dans le ravalement de façade et l'acharnement gériatrique.

Après avoir fui la Hongrie à la fin de la guerre, son père avait découvert la démocratie helvétique comme pompiste dans une station-service et sa mère en tant qu'aide de cuisine dans une cantine scolaire.

Ses parents avaient sacrifié ce qu'il leur restait de vie pour financer ses études de médecine. Attila avait alors vingt ans et un goût déjà immodéré pour le fric. Plutôt beau gosse, il avait commencé par assurer ses arrières en entretenant d'étroites relations avec quelques veuves fortunées. Bon gré mal gré, il s'était intimement et précocement familiarisé avec les petits problèmes de l'âge. Et, surtout, il avait appris comment parler aux vieilles dames, comment flatter leur beauté passée et présente. Tout était dans la manière. Sa plus grande réussite avait été de faire croire à ces vieilles desséchées par l'oisiveté que leur véritable épanouissement sexuel n'avait fait que commencer avec la ménopause. En tout état de cause, chaque fois qu'il l'avait dû, il avait payé de sa personne.

De sacrifice en sacrifice, mais aussi grâce à un mariage économiquement très favorable, il avait fini par ouvrir sa propre clinique sur les hauts de Montreux. Il avait développé pour ses dévouées patientes une ligne de soins reposant sur les hormones de jeunes chèvres. Il avait cartonné. C'était il y a une quinzaine d'années seulement. Depuis, il avait élargi le domaine de ses compétences. Ses cures de jouvence étaient connues dans le monde entier et attiraient les actrices en fin de célébrité. Malheureusement, d'après lui, cela ne suffisait pas à entretenir tout son personnel et son train de vie. Attila Szabo s'était donc attaqué à la chirurgie esthétique et aux cures de repos. Son chiffre d'affaires en avait été littéralement siliconé. Désormais, les actrices du porno venues se rafraîchir les

implants mammaires y côtoyaient la crème de l'extrême droite européenne en quête d'un repos discret. Les tribuns fatigués appréciaient tout particulièrement les bains de boue.

D'habitude, Szabo se méfiait de la presse. Sa hantise était de retrouver, à la une des journaux, un de ses clients de la nouvelle droite fasciste pédalant en cuissettes sur un vélo d'appartement. En l'occurrence, il réprima une grimace boudeuse : un nombre réduit de journalistes s'étaient déplacés. Rod s'en félicita.

— T'aurais pas une clope ?

Son voisin avait arrêté de fumer depuis cinq semaines, depuis il tapait systématiquement celles de ses confrères.

— T'es aussi là par curiosité ?, lui demanda-t-il en lui tendant son paquet de Gauloises.

— Tu peux y aller, cette vieille pute va vouloir nous enfler sa merde comme...

Il ne termina pas sa phrase. Szabo s'était enfin décidé à prendre la parole. Malgré la faible assistance, il se leva.

— J'aimerais tout d'abord vous remercier...

Le brave docteur avait dû apprendre par cœur toute une série de boniments qu'il débita avec la sincérité d'un carrossier. Au bout de cinq bonnes minutes, il eut l'élégance d'en venir au fait.

— Si je vous ai dérangés aujourd'hui, vous vous en doutez bien, ce n'est pas pour rien... Depuis des années, je cherche à venir à bout de l'un des pires maux de cette fin de siècle. C'est-à-dire l'insomnie. Oui, l'insomnie n'est pas une fatalité...

Szabo toussota. Il avala une gorgée d'eau minérale avant de poursuivre une interminable litanie sur le sommeil retrouvé. Grâce à lui et à ses miraculeuses gélules, l'humanité reconnaissante allait enfin pouvoir mettre un genou à terre et le remercier. Et en attendant le sacre, il voulait encore faire un don de deux cent mille francs aux bonnes œuvres de la ville de Lausanne. Szabo se tut, enfin.

Ayant renoncé à prendre des notes dès les premières minutes de la conférence, Rod s'était perdu dans la contemplation du plafond depuis un bon moment. Il s'était à peine aperçu que l'exposé du docteur était fini. Ces pilules ne risquaient pas d'être commercialisées avant des lustres. Le dossier de presse était suffisant pour ce qu'il comptait en faire.

— T'aurais pas une clope ?

Son voisin n'avait toujours pas recommencé à fumer.

— Non...

Une heure et demie plus tard, il rendait sa copie. La découverte du médecin se résumait désormais à dix-huit cent quatre-vingt-sept caractères. C'était encore probablement beaucoup trop pour cette fumisterie mais il n'allait pas commencer à être malveillant avec ce charlatan : ce n'était pas ce que son patron lui demandait, et encore moins ce pour quoi il le payait.

Rod jeta un regard par la fenêtre. Il venait seulement de découvrir qu'il faisait beau. Il n'allait plus tarder à rentrer chez lui.

Il alluma une cigarette et débrancha son ordinateur.

La journée s'était consumée sans qu'il en ait retenu quoi que ce fût. Rod avait l'impression de l'avoir traversée sur un nuage. Même Attila et ses suppositoires pour insomniaques semblaient déjà très lointains. Assis face à son écran éteint, il se souvenait à peine de ce qu'il venait d'écrire. Ses écarts de la nuit lui avaient pourri la journée.

Émile s'approcha de son bureau. L'œil brillant.
— Tu montes en descendre un ?

Il acquiesça de la tête, se leva et le suivit.

Le quartier de la Caroline commençait à grouiller de monde. Rod fit quelques pas indécis. L'apéro l'avait assommé.

Il s'arrêta au Da Carlo. Une pizzeria ferait l'affaire. La température était douce, sans plus. Il se sentait pourtant moite sur tout le corps. Il se surprit à se détailler dans le reflet des innombrables miroirs qui tapissaient les murs de l'établissement. Depuis son divorce, il s'était complètement laissé aller. Cela faisait dix ans qu'il s'alcoolisait, dix ans qu'il s'était engraisé. Il mangeait mal, dormait mal et buvait bien.

Au moment où il commençait à déprimer, son attention fut détournée par un serveur, à qui il commanda une pizza quatre fromages.

Manger seul le reposait. Libre de tout vis-à-vis, il n'avait pas besoin de faire semblant de parler. Et ne penser à rien, voilà ce qui lui plaisait.

Deux demis de Montepulciano plus tard, il demanda l'addition. Il était décidé à rentrer. Par le

plus court chemin. Ça ne l'emballait pas, mais il était anesthésié par la fatigue.

Il était presque vingt-deux heures. Il commençait à pleuvoir.

Rod habitait avenue de la Dôle. Une rue tranquille.

Au moment même où il franchissait le seuil de son appartement, il fut agressé.

— C'est à cette heure-ci que tu rentres? Le souper est froid maintenant...

Sa mère n'était pas encore couchée.

*Où comment un médecin affairiste
est retrouvé sous un pommier,
nu comme un ver,
sans le sou et la corde au cou...*

M_{ARDI}

La sonnerie du téléphone retentit sur le coup de cinq heures du matin.

— Dis voir, t'en mets du temps pour répondre.

Rod reconnut immédiatement la voix de Serge Mariani, son copain flic. Moyennant quelques gueuletons par année et une quantité indécente de gorgeons, il tuyautait Rod sur les petites affaires de l'hôtel de police. Fils d'un cordonnier sicilien, il avait fait ses classes enfantines, ses études de droit et son école de recrues avec Rod. Cette amitié née dans un bac à sable s'était prolongée au-delà de toute attente.

— Bon, tu m'écoutes ou tu préfères te rendormir?

La voix de Mariani était couverte de parasites, il devait appeler depuis sa voiture.

— C'est bon, parle. Mais si c'est pour m'annoncer que tu t'es enfin décidé à divorcer, je te tue...

— Je ne te ferai jamais ce coup-là. Je sais que tu n'attends que le jour où tu pourras tartiner sur un flic qui tue sa femme en la noyant dans l'essoreuse. Patiente encore un peu...

Rod l'interrompt, les plaisanteries de Mariani le fatiguent déjà.

— Au fait !

— J'ai un cadavre qui devrait t'intéresser, susurra Mariani. Et il est encore tout chaud. Alors si tu te grouilles d'aller rôder du côté de l'Hermitage, et si tu sais te démerder, t'as l'histoire de l'année entre les mains...

Mariani raccrocha.

Rod sauta hors de son lit et alluma une cigarette. La nuit était encore calme, il percevait juste le bruit de pneus qui glissaient sur le bitume mouillé et le ronflement irrégulier qui s'échappait de la chambre à coucher de sa mère. Il s'habilla. Il éprouva une désagréable impression en enfilant ses vêtements encore humides de la veille.

Le taxi qu'il avait commandé attendait déjà au bas de l'immeuble. La pluie ne finissait pas de tomber, fine et régulière. Les premières lueurs du jour et les dernières ombres de la nuit se disputaient l'horizon. Un chien et son maître faisaient les cent pas, l'un faisait son pipi pendant que l'autre fumait une première cigarette tout en suivant d'un regard plein de reproches les derniers soiffards qui regagnaient leur foyer.

Le taxi filait à travers la ville, seuls les crissements réguliers de l'essuie-glace couvraient le silence de la nuit finissante. À la hauteur de Sauvabelin, Rod

demanda au chauffeur de s'arrêter sur le côté de la route. Trois voitures de police étaient parquées sur le trottoir, le cadavre que lui avait promis Mariani n'était plus très loin. Désormais, il s'agissait de faire une entrée discrète sur la scène du crime, histoire de ménager la susceptibilité des policiers. Rod paya le chauffeur et lui demanda une quittance.

Le pluie se faisait de plus en plus forte. Rod pesta. Il avait oublié son parapluie, et ses vêtements déjà humides étaient maintenant trempés. Dans l'aube grise, il avait du mal à distinguer le sentier. Après cinq minutes de marche, il déboucha sur la campagne de l'Hermitage. De là où il se trouvait, il surplombait le tribunal cantonal. Tout autour, une prairie et un verger donnaient à cet endroit un charme champêtre.

Deux cents mètres en contrebas, une demi-douzaine de voitures de police étaient garées dans l'herbe, tous feux allumés. Rod décida de s'approcher. Il n'avait pas grand-chose à perdre en se montrant. Peut-être quelques coups de gueule. Mais ça, il en avait l'habitude.

Il emprunta un sentier glissant, qui, en principe, devait le mener directement sur le lieu du crime ; il avait tout lieu de penser que si l'on additionnait un cadavre encore tout chaud à une meute de poulets mouillés et frétilants, il y avait forcément crime... Rod buta sur une racine et s'étala sur toute sa longueur au moment même où il aboutissait à cette lumineuse conclusion. Il se releva crotté de la tête aux pieds. « Quel métier de con », pensa-t-il très fort.

— On peut vous aider, ou quoi ?

Son entrée en scène n'était pas passée inaperçue. Quatre policiers en uniforme lui tombèrent dessus, s'agitant comme des mouches sur une bouse. Le plus gradé, c'est-à-dire le plus futé, lui braqua une lampe-torche sur le visage.

— Tiens, tiens, mais c'est Rod en personne, ricana l'adjudant Guignard. Le monde est vraiment tout petit... Et monsieur le fouille-merde vient de s'y étaler.

— Tiens, tiens, mais ça sent le poulet rôti, répliqua-t-il aussi sec, histoire d'équilibrer le niveau de la conversation.

Rod avait rencontré Guignard une vingtaine d'années plus tôt, quand celui-ci faisait la circulation, et lui-même, les chiens écrasés. Un accident de voiture les avait réunis un soir d'automne : une Fiat Panda avait dérapé sur un tapis de feuilles mortes et s'était encastrée dans un poteau de signalisation. Un jeune couple, d'une vingtaine d'années, avait trouvé la mort, le visage aplati contre le pare-brise. Il avait fallu moins d'une minute pour qu'une antipathie réciproque, mais sincère, rapproche les deux hommes. Son calepin à la main, Rod avait demandé l'âge des victimes, l'adjudant Guignard l'avait envoyé valdinguer aussi sec. Vingt ans après, ils avaient fini par s'habituer l'un à l'autre.

— Je vois que ton boulot te réussit toujours aussi bien. Tu ferais mieux de nous suivre gentiment, ça t'évitera peut-être de te casser la gueule une deuxième fois.

Il les suivit, en silence. Au bout d'une vingtaine de mètres, le petit groupe s'engagea dans le champ. Rod grogna. Ses souliers avaient pris l'eau et il percevait très distinctement le bruit des chaussettes qui se gorgeaient d'eau chaque fois qu'il posait le pied sur le sol.

— Attends-nous ici, lui intima Guignard une fois qu'ils eurent atteint un verger de pommiers.

Rod chercha à s'abriter sous un arbre. L'herbe était haute et lui mouillait le tibia jusqu'à l'os. Au point où il en était, il ne remarquait même plus la rigole qui lui dégoulinait le long du dos. Il claquait des dents. « Quel métier de con », se répéta-t-il.

Rod observa la scène qui se jouait autour de lui. Cinq arbres plus loin, trois policiers déroulaient un ruban jaune le long du périmètre où devait reposer le cadavre – il n'en avait pas encore la confirmation officielle, mais ça puait le croque-mort à plein nez. Il distinguait encore un quatrième agent qui prenait des photos d'un tronc d'arbre. Encore plus loin, un groupe de policiers en civil s'étaient réunis en conciliabule. Malgré la distance, Rod crut comprendre qu'ils étaient désemparés.

Guignard rejoignit Rod au bout de dix longues minutes, il était accompagné du chef de la police judiciaire et du juge. Si le capitaine Samuel Pittet avait jugé bon d'abandonner son lit à potron-minet, l'affaire devait être d'une gravité inhabituelle, du moins pour la police lausannoise. Rod résuma mentalement la situation : un cadavre reposait au pied d'un pommier et, selon toute vraisemblance, la

noyade n'était pas à l'origine du décès. Pittet allait peut-être lui en apprendre un peu plus. Même s'il avait la réputation de cultiver la discrétion comme un art de vivre, Pittet n'en était pas moins connu pour être un spécialiste de la gaffe. Naturellement peu enclin à la parlote, il se concentrait tellement sur ce qu'il ne fallait pas dire qu'il en lâchait toujours plus qu'il n'aurait dû. Aussi, il savait qu'il devait fuir les journalistes.

Le juge Bartollo tenait aussi le silence pour règle d'or. Mais, rusé comme deux renards, il manipulait tous ceux qui avaient la mauvaise fortune de croiser son chemin ; et quand il se laissait aller à quelques confidences, il savait quelles cordes pincer pour arracher la bonne mélodie.

Il commença par sourire à Rod.

Les deux hommes se connaissaient depuis trop longtemps. Ils avaient été amis d'enfance, puis ils avaient fait leurs études de droit ensemble et avaient milité pour les plus nobles causes que les années soixante-dix avaient su produire à la chaîne. Ensuite, chacun s'était engagé dans son propre combat, celui de la survie alimentaire. L'un s'étant nourri d'ambitions, l'autre de désillusions, ils avaient fini par se détester, puis par s'ignorer, puis, finalement, par s'accepter.

Rod le gratifia d'un sourire.

— Je sens que je ne me suis pas déplacé pour rien. Je me trompe, monsieur le juge ?

— C'est bon, Rod, arrête ton cirque.

Le visage du juge était dur, sa voix cassante. Il inspira profondément.

— File-moi une cigarette...

— Ta femme t'interdit toujours de fumer?, demanda Rod en lui tendant un paquet saucé par l'eau de pluie.

Bartollo ignore la remarque.

— Pour une fois, j'ai bien envie de récompenser tes efforts. Tu te rends compte que ça fait maintenant plus de vingt ans que tu racoles les sommeliers du canton à l'affût du moindre ragot de bistrot. Vingt ans que tu hésites à me tirer la gueule ou à me faire des risettes, des fois que je pourrais t'être utile. Vingt ans que tu attends que tes chefs te rendent enfin justice; tu remues la merde pendant que les autres dissertent sur l'avenir du monde. À eux les honneurs, à toi les lecteurs... Mon pauvre Rod, que ta vie est ingrate.

Rod fouillait distraitemment ses poches à la recherche de son briquet, sa cigarette s'était éteinte sous les trombes d'eau. Il avait à peine prêté attention à Bartollo. Cela faisait longtemps qu'il ne l'écoutait plus. Chaque fois qu'ils se croisaient, c'était la même rengaine.

— Viens plutôt t'abriter sous mon parapluie, poursuivit Bartollo. T'auras plus de chance de fumer ta cigarette jusqu'au bout.

Bien malgré lui, Rod colla son épaule contre celle de Bartollo.

— T'as bien dit que tu voulais récompenser mes efforts ou j'ai mal saisi ton intention...

— T'as très bien entendu, Rod. Faut dire que j'ai pas vraiment le choix si je veux que tu te la coinces un peu... Tes treize neurones doivent être en état

d'alerte maximale, mais tu vas tout de suite comprendre ce que je veux dire. Suis-moi !

Le capitaine Pittet n'avait pipé mot jusque-là. Il s'était contenté de se gratter derrière l'oreille droite – son kyste le démangeait. Mais lorsque son cerveau avait enfin compris que le juge avait l'intention de conduire cette roulerie de Rod jusqu'au... il ne put articuler qu'une faible protestation, juste pour la forme.

— Vous n'allez quand même pas l'amener là-bas?...

Les macchabées ont rarement bonne mine, mais celui-là semblait tout droit sorti d'une encyclopédie médicale, chapitre des grands brûlés. Le cadavre dormait, recroquevillé, au pied du pommier; la tête pendouillait sur les genoux alors que les bras s'élevaient en croix vers le ciel. Une position incongrue qui ne devait rien au hasard: Rod remarqua immédiatement les menottes. Les poignets de la victime étaient retenus aux branches de l'arbre par deux paires de bracelets chromés identiques à ceux utilisés par la police. Il observa également que les menottes avaient entaillé les poignets jusqu'à l'os: le malheureux avait dû gigoter un bon moment avant de trouver, enfin, le repos de l'âme. Selon toute vraisemblance, son crâne et son torse avaient été badiageonnés au chalumeau. Malgré la pluie, une forte odeur de poil et de chair grillés subsistait. Rod avait de la peine à déglutir, il devait se concentrer pour ne pas disperser son souper dans l'herbe. Bartollo aurait trop apprécié.

Protégé par un tablier et des gants en caoutchouc blanc, le médecin légiste s'activait sur le corps. Il salua le juge d'un rapide hochement de tête et jeta à Rod un regard chargé d'inimitié.

— Qu'est-ce qu'il fait là?, lança-t-il à Bartollo.

Il était à jeun et ça le foutait en rogne. Sans même attendre une réponse, il se retourna vers son nouveau client.

— À nous deux, mon gaillard...

Il redressa la tête de la dépouille. Très délicatement, à l'aide d'un grattoir en matière inoxydable, il lui nettoya le visage, le débarbouilla de la terre mouillée et le débarrassa de quelques bouts de peau cramée.

Rod alluma machinalement une cigarette.

Son envie de vomir ne l'avait pas encore abandonné. Mais maintenant que le légiste décapait le visage du mort, il se sentait envahi par un vague sentiment de déjà-vu: il connaissait l'homme qui était agenouillé devant lui dans le plus simple appareil et à moitié torréfié. Rod l'avait même rencontré la veille. Attila Szabo avait bel et bien découvert le remède garanti contre l'insomnie et plus jamais personne ne le lui contesterait.

— Tu comprends pourquoi je t'ai permis de venir jusqu'ici?...

— J'en ai peur. Tu me laisses parler du meurtre d'Attila, tu me donnes même quelques détails exclusifs sur l'enquête. Et, en échange, je me tais sur les circonstances exactes de l'assassinat. Tu t'en doutes bien, d'une manière ou d'une autre j'aurais eu vent de cette mascarade, alors autant que ce soit toi

qui pilotes l'affaire. Quant à mes confrères, ils n'avaient qu'à se lever plus tôt et poireauter un peu sous la pluie, non ?...

— Tu as tout compris. Je te serais redevable de ne pas dévoiler toute la mise en scène qui entoure ce crime.

— C'est bon, laisse tomber ! Je ne dirai rien sur tout ce bazar. Toi, tu sauras m'entourer de toute l'affection dont j'aurai besoin pour affronter mes rédacteurs en chef, et quelques biscuits ne seront pas de trop pour satisfaire leur appétit. Et si un jour l'affaire devait, par hasard, être élucidée, j'aurais toute liberté pour raconter l'histoire dans ses détails les plus sordides.

— Je vois que, pour une fois, nous avons trouvé un terrain d'entente, conclut Bartollo.

Rod n'écoutait plus. Son regard s'était posé sur l'écorce lisse d'un pommier voisin de celui où reposait Attila. Un détail insolite, à peine perceptible dans le gris délavé de ce petit matin pluvieux, le chicanait. Une touffe de poils mouillés pendouillait le long du tronc. Ce duvet poilu, Rod s'en souvint, il l'avait déjà vu ailleurs. Il l'avait même vu sur la tête du marchand de sable hongrois. C'était son postiche qui était cloué au tronc.

Cette fois, c'en était trop ; Rod n'avait plus la force de se retenir. Il s'écarta brusquement du groupe et alla vomir son souper dans les orties.

Il faisait enfin jour, la pluie avait cessé. Quelque part dans un café du quartier de Bellevaux, Rod buvait lentement un café-pomme en faisant les mots

croisés du journal. Il se sentait un peu mieux. L'alcool le requinquait et le café le réchauffait. Excepté les trois retraités qui jouaient déjà aux cartes dans le coin le plus sombre du bistrot, il était le seul client. La serveuse lui tendit un linge de cuisine. Propre et fraîchement repassé.

— Tenez, monsieur! Vous allez prendre froid, mouillé comme vous êtes.

Rod finissait de s'éponger la figure quand Bartollo fit irruption dans le café.

— Salut! Tu sèches sur tes mots croisés?

— En onze lettres, on est en plein dedans...

— En douze... Les emmerdements se comptent toujours au pluriel. Pour le reste, il est à peine huit heures, l'identité du cadavre n'a pas encore été diffusée, tes collègues s'impatientent et nous harcèlent déjà d'appels téléphoniques. J'ose à peine imaginer le merdier qui se prépare dès qu'ils connaîtront l'identité de la victime. Et pendant ce temps-là, moi, je te regarde faire tes mots croisés... À part ça, t'aurais pas pu choisir un lieu de rendez-vous plus rigolo?

— Ici, personne ne risque de te reconnaître, alors viens-en aux faits.

— On est toujours d'accord: je te laisse une demi-journée d'avance sur tous tes confrères et j'attends la fin de l'après-midi pour leur balancer un communiqué de presse avec le nom d'Attila Szabo. Ils auront à peine le temps de réagir. Toi, en contrepartie, tu retiens tout ce que tu sais sur les circonstances de sa mort. Contente-toi d'écrire que les causes de la mort ne sont pas encore clairement établies, mais que, selon toutes probabilités, Attila

Szabo est mort étranglé avec une cordelette. Tu peux aussi préciser que, selon le médecin, l'assassin a dû serrer très fort.

— Si tu me lâches deux ou trois informations supplémentaires sur le curriculum de Szabo, tu m'auras convaincu que tous ces détails morbides n'intéressent pas vraiment nos lecteurs. Non ?

— Rappelle-moi dans la journée.

Bartollo s'éclipsa. Rod avait envie de traîner encore un peu dans ce bistrot avant de téléphoner au journal. Ce serait toujours assez tôt pour leur annoncer son sujet.

Le sujet du jour, pensa-t-il.

Il commanda une bière.